

RENCONTRE JACQUES GRINEVALD*:

Nicholas Georgescu-Roegen, dissident de l'Occident et visionnaire de la décroissance



8 Philosophe et historien, écologiste de la première heure, Jacques Grinevald multiplie les centres d'intérêt autour de l'écologie globale et l'histoire des sciences et des technologies. Mais un sujet lui tient particulièrement à cœur : celui de la place et du rôle de l'œuvre de Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994) au XX^e siècle.

Mathématicien roumain formé en Europe, Georgescu-Roegen s'initie à l'économie aux États-Unis. Lecteur assidu de la littérature scientifique, il intègre les lois de la physique à une nouvelle vision de l'économie – la bioéconomie – et conclut à l'inéluctabilité de la décroissance pour réduire l'impact de l'activité économique sur le système Terre.

Ami de Georgescu-Roegen depuis 1974, Jacques Grinevald se considère comme lui un dissident et se fait le vibrant avocat de son œuvre, dont la pertinence est plus que jamais d'actualité avec une économie mondialisée qui transforme des quantités d'énergie et de matière trop importantes pour pouvoir perdurer longtemps. Reste à le faire entendre aux économistes « standards » et à la population.

mort. D'une manière générale, il y a un refoulement dans le milieu académique. La plupart des professeurs d'économie n'ignorent pas Georgescu-Roegen, mais n'en parlent pas. Un de mes étudiants a demandé à l'un d'entre eux : « M. Grinevald nous parle de Georgescu-Roegen, pourquoi pas vous ? » Réponse : « C'est très difficile, très compliqué, vous verrez ça quand vous serez en doctorat. » Ce n'est pas totalement faux : Georgescu-Roegen est un auteur difficile. Quant à la mouvance sociale qui apparaît sous le label de la décroissance, il ne faut pas la surestimer : elle est très marginale.

LRD : Cela dit, des courants de recherche revendiquent l'héritage scientifique de Georgescu-Roegen

JG : C'est vrai. Deux courants de pensée très importants en plein essor s'inspirent de ses travaux. L'un est l'économie écologique, l'autre l'écologie industrielle. L'un des pères fondateurs de l'économie écologique est un ancien étudiant de Georgescu-Roegen, Herman Daly*, même si Georgescu-Roegen l'a accusé de plagiat et de ne pas répondre à ses critiques sur l'état stationnaire.

LRD : L'état stationnaire, c'est la croissance zéro.

JG : Oui, pour Georgescu-Roegen, l'état stationnaire, cela veut dire que l'on peut rester riche. Or, les gens trop riches, estiment-ils, doivent devenir moins riches. C'est ça la décroissance. Il n'a jamais dit que les pauvres devaient s'appauvrir, seulement qu'il faut mieux distribuer la richesse. Cela dit, la revue académique qui représente l'économie écologique² cite abondamment Georgescu-Roegen.

LRD : Et l'écologie industrielle ?

JG : Tous ses fondateurs ont lu, à côté des grands traités d'écologie, des textes de Georgescu-Roegen, ne serait-ce qu'une conférence. Son influence sur ce courant existe donc, mais il faudra un certain recul historique pour lui donner sa vraie place.

LRD : Pourtant, la décroissance semble très peu présente dans les travaux de l'écologie industrielle³.

JG : Si, elle l'est, et c'est même un de ses thèmes clefs, dans la mesure où la décroissance, c'est d'abord la diminution des flux de matières et d'énergie. Les tenants de la croissance économique ont pour astuce de dire qu'il faut réduire ces flux par rapport à la valeur, c'est-à-dire en termes relatifs. Pour Georgescu-Roegen et pour tous ceux qui sont au fait des limites d'une Biosphère humainement habitable, il faut les réduire de manière absolue. Pour l'économie écologique comme pour l'écologie industrielle, il est central de réduire l'impact physique de l'activité humaine sur les grands cycles biogéochimiques*. C'est une conséquence des travaux de Georgescu-Roegen publiés bien avant que les changements climatiques entrent dans la discussion publique et les négociations internationales.

LaRevueDurable : Dans l'introduction à la seconde édition de 1995 de *La décroissance*¹, vous écrivez : « Nicholas Georgescu-Roegen reste encore mal compris, quand il n'est pas tout simplement ignoré. » Le silence absolu qui a accompagné sa mort a confirmé ce diagnostic. Pourtant, en 2006, la situation semble bouger. Un mouvement social revendique son héritage intellectuel en France. Cent personnes ont assisté à votre conférence donnée, à Genève, à l'occasion du centenaire de sa naissance, le 4 février. Et des ouvrages se réfèrent à ses thèses. Quelque chose est-il en train de changer ?

Jacques Grinevald : Au niveau mondial, le silence reste quasi total. A Nashville, dans son université, il n'y a plus aucun souvenir de Georgescu-Roegen. Et pourquoi sa mort a-t-elle été entourée de ce silence ? Parce que les économistes pensaient qu'il était déjà

* Jacques Grinevald est professeur à l'Institut universitaire d'études du développement (IUED), à Genève, en Suisse. Il a enseigné à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne de 1980 à 2005 et au Département de science politique de l'Université de Genève de 1987 à 2005.

* Les auteurs ou les mots en italique et marqués d'un astérisque sont définis en page 13



Georgescu-Roegen chez les économistes

LRD : Mais lorsqu'on parle de croissance ou de décroissance, on se réfère à l'économie. Et là, le courant de l'écologie industrielle n'est pas en pointe.

JG : Oui, mais il y a une équivoque. Car au fond, il y a deux définitions de la croissance. L'une, monétaire, est la vitesse d'augmentation du revenu national d'une année à l'autre. L'autre est la mesure du volume physique des activités humaines en termes de quantités d'énergie, de masse, etc. Par exemple, on peut évaluer le commerce mondial du pétrole en dollars : en valeur monétaire, sa part est de l'ordre de 5 %. On peut aussi l'évaluer en poids physique : en tonnes, sa part est d'environ 40 %. Le pétrole est ainsi de loin la denrée la plus commercialisée dans le monde. L'économie et l'écologie donnent donc deux visions très différentes de la croissance. Le but est de les faire dialoguer.

LRD : Et c'est précisément ce dialogue que Georgescu-Roegen voulait instaurer.

JG : Avant d'être économiste, Georgescu-Roegen est mathématicien et épistémologue. J'ai habité avec lui aux Etats-Unis, j'ai longuement discuté avec lui lorsqu'il a passé une année à Strasbourg, ma ville natale. Combien de fois m'a-t-il dit : « Les économistes ne me comprennent pas. Ils ne voient pas le problème, parce qu'ils sont enfermés dans les sciences sociales. » Son message est un pont sur le fossé qui sépare les sciences sociales des sciences naturelles.

LRD : Et il avait une idée du moyen de créer ce pont entre ces deux sphères du savoir ?

JG : Pour bien le comprendre, il est utile de connaître son parcours. Il accomplit ses études de mathématiques à une époque extraordinaire, les années 1920 et 1930. La logique est alors en plein développement. Georgescu-Roegen est docteur en statistique à 24 ans, à la Sorbonne (sur les cycles en statistique), où il est l'élève d'Emile Borel, le grand spécialiste du calcul des probabilités. Il enchaîne sur deux ans à Londres chez Karl Pearson, le fondateur de la statistique mathématique et de la biométrie. Puis il passe les années 1935 et 1936 à Harvard, auprès de *Joseph Schumpeter**.

LRD : Comment atterrit-il chez Schumpeter ?

JG : Par le plus grand des hasards. A Harvard, il devait se perfectionner en statistique, mais son caractère et son génie rendent les choses difficiles. Il faut dire que dès l'âge de dix ans, il publie des travaux de mathématique. Il sait qu'il n'est pas le premier venu. Aussi n'accepte-t-il pas la façon dont le professeur de statistiques à Harvard le traite. C'est alors qu'il apprend qu'un grand économiste d'Harvard, *Joseph Schumpeter*, cherche un

mathématicien pour l'aider à rédiger un livre sur les cycles des affaires. D'emblée, le contact est excellent. Emigrés tous deux d'Europe centrale, leurs affinités sont nombreuses.

LRD : Cette rencontre est donc un très heureux hasard.

JG : C'est la bonne fortune de Georgescu-Roegen. D'autant qu'en suivant les cours d'économie de Schumpeter et de *Wassily Leontief**, qui deviendra lui aussi célèbre, il se fait des amis : *Paul Samuelson** en particulier. Mais en 1936, il s'apprête à rentrer en Roumanie lorsque Schumpeter l'interpelle :

- Après les vacances, revenez à Harvard travailler avec nous.
- La Roumanie a bien plus besoin d'un économiste que le département d'économie d'Harvard, répond Georgescu-Roegen avec un brin d'insolence.

Né dans une famille modeste, orphelin de père à dix ans, il estimait qu'il avait une dette vis-à-vis de son pays, qui lui avait donné des bourses pour faire ses études.

LRD : Pourtant, en faisant carrière à Harvard, il aurait pu créer une école de pensée.

JG : Il aurait eu plus d'écoute, sans doute, mais à mon avis, il n'aurait pas été un penseur révolutionnaire, ni un dissident. Il aurait été un hétérodoxe à l'intérieur du mainstream, mais il n'aurait pas eu la distance critique qu'il a eue en rentrant en Roumanie pour y constater l'échec de l'économie néoclassique. Il a ainsi pu voir que cette théorie ne marche pas dans un pays avant tout agraire, très peuplé, qui a toutes les caractéristiques d'un pays « sous-développé ». Georgescu-Roegen a aussi été beaucoup marqué par les épreuves du fascisme, de la guerre et des Soviétiques. Enfuit clandestinement en février 1948, il passe un an à Harvard, accueilli par Leontief. Puis il accepte une chaire d'économie à l'Université Vanderbilt, à Nashville.

LRD : Sa décision de ne pas rejoindre Schumpeter en 1936 enrichit son parcours, mais coûte très cher à sa carrière académique.

JG : Effectivement : il refuse la voie royale que lui proposait Schumpeter. La sienne sera plus difficile et plus novatrice.

La rivalité Georgescu-Roegen-Prigogine

LRD : Pour en revenir à sa recherche, comment parvient-il à faire ce que les économistes ne font en général pas, c'est-à-dire à lier l'économie à l'énergie et à la matière ?

JG : Après la Deuxième Guerre mondiale, il suit de près les courants de pensée qui ravivent la réflexion scientifique. Le petit livre *Qu'est-ce que la vie?* du physicien *Erwin Schrödinger**⁴, joue pour lui comme pour d'autres un rôle décisif. Dans le chapitre sur la deuxième loi de la *thermodynamique**, Schrödinger rappelle que la quantité d'énergie-matière ordonnée présente



dans un système isolé (qui n'échange rien avec l'extérieur) se dégrade avec le temps : on dit que l'entropie du système augmente. Et elle augmente jusqu'à un maximum synonyme de mort du système. Aussi Schrödinger demande-t-il : comment les organismes vivants font-ils pour échapper à la mort que prédit la loi de l'entropie ? Et répond : parce que ce ne sont pas des systèmes isolés, mais des systèmes ouverts, qui pompent de l'énergie-matière ordonnée – qu'il appelle de l'« entropie négative » – dans leur milieu.

LRD : Au centre de la démarche de Georgescu-Roegen, il y a donc cette fameuse loi de l'entropie.

JG : Oui, qu'il applique, dans son maître-livre *La Loi de l'entropie et le processus économique*⁵, à tout ce qui compose l'activité économique : les êtres vivants, les techniques, les systèmes écologiques à l'échelle de l'espèce humaine et de la planète. Or, cela bouleverse la conception mécaniste des rapports entre l'homme et la nature, qui considère que tous ces éléments sont isolés et hors du temps réel. En réalité, certains le sont (ils n'échangent ni énergie ni matière), d'autres sont clos (ils échangent de l'énergie, mais pas de matière) et d'autres sont ouverts (ils échangent de l'énergie et de la matière)⁶. Georgescu-Roegen s'inscrit ainsi dans la tradition évolutionniste qui conçoit l'homme comme un être vivant parmi d'autres, à cette différence capitale près qu'il fabrique des outils, des machines et des machines pour fabriquer des machines. Les lois de la thermodynamique s'appliquent à ces machines autant qu'aux organismes vivants et aux écosystèmes.

LRD : Georgescu-Roegen a évolué dans un univers intellectuel extraordinaire, qui avançait sur la compréhension de la place de l'homme dans l'Univers. Pourquoi, dès lors, a-t-il été si so-

litaire dans sa démarche ? D'où vient l'incompréhension de ses collègues économistes ? Certes, c'était un virtuose, avec des bases scientifiques très sérieuses, mais pourquoi si peu comprennent ce qu'il a compris ? Pourquoi son message, que vous portez aujourd'hui, n'est-il toujours pas entendu ?

JG : Je vois au moins trois raisons. La première est que la communauté scientifique elle-même – divisée en de multiples disciplines spécialisées – n'a pas accepté les implications philosophiques de la découverte inattendue de l'entropie et de ses rapports avec le vivant, qui met par terre toute la vision mécaniste du monde. Au lieu d'admettre que cette loi dit quelque chose d'essentiel sur la réalité du monde – les philosophes parlent de son contenu « ontologique » –, on en fait un simple modèle d'interprétation de l'univers. Deuxième raison : Georgescu-Roegen n'est pas le seul à donner une dimension ontologique à la loi de l'entropie. Sur ce plan, son grand rival est *Ilya Prigogine**.

LRD : Quels sont les points d'accord et de divergence entre Georgescu-Roegen et Prigogine ?

JG : Tous deux admettent que la loi de l'entropie est une grande révolution de la philosophie naturelle occidentale, c'est-à-dire de la physique, de la chimie, de la biologie et de la théorie du système du monde. Dans la philosophie naturelle classique, le temps ne change rien : il peut tourner dans un sens ou dans l'autre, cela n'a aucune importance. C'est le temps réversible et chronométrique de la mécanique newtonienne et céleste : on peut inverser le mouvement des planètes, les équations restent les mêmes. La loi de l'entropie dit, au contraire, qu'il y a une dissymétrie du temps : la « flèche du temps » est irréversible. On ne peut pas la retourner. Le passé et le futur ne sont pas équivalents. Le temps est créateur de nouveauté radicale et les processus naturels réels sont irrévocables. La nature n'est donc



Epistémologue et historien

Jacques Grinevald se définit comme épistémologue et historien. Il est avant tout philosophe, travaillant au voisinage des scientifiques et sur l'évolution des connaissances. Pendant ses études, il lit « de A à Z » Gaston Bachelard, Alexandre Koyré, Thomas Kuhn, Serge Moscovici, Jean Piaget et Michel Serres, parmi les auteurs qui se distinguent en faisant la part belle aux sciences naturelles. « Mon esprit est encyclopédique au sens du XVIII^e siècle », confie-t-il. Il est connu pour avoir approfondi la transition entre les XVIII^e et

XIX^e siècles, lorsque la société européenne agraire bascule vers la civilisation thermo-industrielle, avec la machine à vapeur et le charbon, puis le pétrole.

Il rejoint l'Institut universitaire d'études du développement (IUED) retour du Tchad, en 1973. « J'ai alors pris conscience d'appartenir avant tout à la culture judéo-chrétienne occidentale, témoigne-t-il, à une civilisation et à une religion parmi bien d'autres. Bref, j'ai découvert mon ethnocentrisme. » A l'IUED, des anthropologues l'aident à tenir compte des contextes sociaux lorsqu'il fait son travail de

critique épistémologique. Cela lui permet de constater, notamment en donnant un cours sur l'histoire de la technique pendant vingt-cinq ans à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), comment les ingénieurs voient le développement, le passé et l'avenir du monde. « Si, dans les milieux écologistes ou anthropologiques que je fréquente, observe-t-il, on remet en question l'idée occidentale de progrès, cela n'est généralement pas le cas des ingénieurs. Au contraire, ils y croient plus que jamais : l'avenir est selon eux aux nouvelles technologies. »

LRD



pas statique, elle est en devenir et l'humanité fait partie de ce devenir. Par opposition, la vision mécaniste n'est qu'une vision idéale, un modèle qui n'embraye pas sur la réalité, a fortiori depuis la Révolution thermo-industrielle.

LRD : Et les divergences ?

JG : Les modèles physico-chimiques de Prigogine s'appliquent à des systèmes ouverts⁷. Georgescu-Roegen, en revanche, s'intéresse à l'économie humaine dans l'environnement global où se situe cette activité : la surface de la Terre, qui reçoit de l'énergie solaire de l'espace, mais pas de matière. L'humanité vit donc dans un système clos, un « monde fini » qui impose des limites au développement de l'humanité. De plus, leurs rapports au politique, au pouvoir et à la société sont aux antipodes l'un de l'autre. Georgescu-Roegen est un économiste des pauvres. Il critique l'opulence de l'Occident, qui n'est pas la norme, mais l'exception. L'ensemble de l'humanité, estime-t-il, n'accédera jamais au niveau de vie des Etats-Unis : la planète Terre ne le permet pas. Prigogine ne partage pas cet avis. Même s'il plaide pour le dialogue des cultures, il semble convaincu que la richesse et la créativité de l'Occident sont la fine fleur de l'évolution de l'humanité.

LRD : Un dialogue s'est-il instauré entre Georgescu-Roegen et Prigogine ?

JG : Ce dialogue était espéré, mais c'est un clash qui a eu lieu. Georgescu-Roegen m'a raconté sa rencontre avec Prigogine au Texas, en 1978. Il défendait fièrement son interprétation de la loi de l'entropie, qui inclut la dissipation de la matière utilisable en plus de l'énergie. Mais Prigogine use d'une acception particulière du terme matière. La discussion était très serrée. Georgescu-Roegen raconte : « A un moment, Prigogine ne savait plus quoi répliquer et me sort d'un ton arrogant : entre nous deux, qui est Prix Nobel de thermodynamique ? » Face à un tel argument d'autorité, Georgescu-Roegen se vexe, se fâche et la discussion cesse.

LRD : De toute façon, Prigogine n'est pas économiste.

JG : Certes, mais il se trouve qu'un économiste français, René Passet*, a constamment invoqué Prigogine pour forger sa « bio-économie ». Au passage, aujourd'hui, en France, on tend à amalgamer Georgescu-Roegen et Passet : je crois qu'il faut éviter cette confusion.

LRD : Pourquoi Passet a-t-il retenu les travaux de Prigogine plutôt que ceux de Georgescu-Roegen ?

JG : Lorsque Passet critique l'économie néoclassique et entrevoit une nouvelle description de l'économie qui intègre l'écologie, Prigogine est déjà connu en Europe, ce qui n'est pas le cas

de Georgescu-Roegen. *Demain la décroissance*, recueil de textes que j'ai rassemblé et traduit avec Ivo Rens dans les années 1970 est publié, après beaucoup de difficultés, en 1979, au moment même où Passet publie *L'économie et le vivant*⁸.

LRD : En très bref, que dit Passet ?

JG : Il a très bien compris que l'économie est un système ouvert à la fois sur le social et sur la Biosphère. Sur le social, il cherche à réintroduire les institutions et les décisions politiques dans l'analyse économique. Ce qui n'est pas original. Des économistes l'ont toujours admis. A commencer par son maître François Perroux*. En parallèle, grâce au *Groupe des dix**, il découvre très tôt la nécessité de réconcilier économie et écologie.

LRD : Dans la rivalité Prigogine-Georgescu-Roegen, c'est donc Prigogine qui « gagne » !

JG : Pour l'instant oui, grâce à un élément fondamental : en permettant d'attacher plus d'intérêt au rôle de l'innovation technologique dans la croissance économique, Prigogine aide à renouveler les théories de la croissance et la rhétorique du développement et du progrès.

Conséquences politiques de la bioéconomie

LRD : Quelle est la troisième source qui explique que les économistes sont restés sourds à l'œuvre de Georgescu-Roegen ?

JG : Georgescu-Roegen prend en compte la grande nouveauté des années 1960-70 : la Terre vue de l'espace. Cela l'incite à regarder l'activité économique mondiale à la surface de la planète, dans l'environnement global, ce que ne font pas les comptabilités et les analyses économiques usuelles. L'unité de mesure de la croissance, revenu national ou produit intérieur brut, c'est l'Etat-nation, soit une petite portion de territoire à l'intérieur d'un espace géographique prétendument illimité. La modernité occidentale en reste à la vision européenne de l'expansion et de la conquête du monde née il y a quelques siècles. La Terre paraissait immense et le genre humain petit. Puis, subitement, en 1969, la planète devient minuscule. La réalisation que l'humanité habite une petite Terre vivante, fragile, isolée dans un espace noir et glacial, hostile à la vie renouvelle la « conscience écologique ». Le seul espoir, c'est le Soleil qui réchauffe l'enveloppe habitable de la Terre, cette atmosphère avec son effet de serre que le développement moderne perturbe gravement. Les économistes font comme si ce tournant de la pensée humaine ne les concernait pas. En fait, ils ignorent la Biosphère. Il est vrai que la mythologie de la conquête spatiale, tout l'argent dépensé pour envoyer des engins dans l'espace ajouté au mythe du progrès technoscientifique confortent les illusions de la croissance illimitée.

Les riches
doivent
devenir moins
riches



►► **LRD : Les premiers responsables sont donc ceux qui font croire qu'il n'y a pas de limites.**

JG : Oui, et sur ce point, la communauté scientifique et le monde des ingénieurs ne sont pas unanimes. Ils sont divisés et ambivalents. Beaucoup n'ont aucune sensibilité écologique. Les recherches sont souvent très liées à des projets d'ingénierie qui soutiennent la croissance financière et l'expansion économique. On croit toujours que la science est là pour augmenter la richesse matérielle, individuelle et collective, que les problèmes d'environnement sont secondaires et qu'il vaut mieux être riche et puissant pour les résoudre. Hélas, les Nations unies défendent depuis le Rapport Brundtland l'idée que la pollution n'est pas due à la richesse industrielle, mais à la pauvreté préindustrielle. Il est pourtant scandaleux de pointer la pauvreté comme le grand responsable de la dégradation de l'environnement. En fait, c'est la puissance du monde militaro-industriel née de l'aventure historique de l'Occident, surtout depuis la Révolution thermo-industrielle, qui menace l'intégrité et la stabilité de la Biosphère.

LRD : Parmi les obstacles à la compréhension des thèses de Georgescu-Roegen, il y a donc le refoulement de la crise écologique planétaire.

JG : C'est bien cela le drame : la réception des idées écologiques se heurte à des intérêts gigantesques et à une formidable inertie culturelle et institutionnelle. Georgescu-Roegen est un Cassandre dont on refoule le « message terrestre » précisément parce que l'entendre contraint à tirer des conclusions politiques très pratiques à tous les niveaux et dans tous les domaines.

LRD : Lesquelles ?

JG : Le monde occidental, qui a fait sa révolution industrielle

au XIX^e siècle et entraîne aujourd'hui l'industrialisation de la planète, doit reconnaître qu'il s'est trompé de direction. L'industrialisation à outrance, y compris de l'agriculture et de nombreux services, n'est possible ni à long terme ni à l'échelle de la Biosphère. Georgescu-Roegen n'est pas contre toute l'industrie. Il est contre les excès et le gigantisme. Il n'est pas contre l'usage des métaux, puisqu'il faut bien des outils, pour l'agriculture aussi. Mais il y a des limites. Il est explicitement post-malthusien. Il critique même *Robert Thomas Malthus**, pour qui le problème réside seulement dans l'écart entre les taux de croissance des ressources et de la démographie. Pour Georgescu-Roegen, il y a des limites ultimes et, à l'intérieur du cadre global que ces limites fixent, c'est la distribution qui est essentielle. On ne résoudra

rien en plaçant toujours la croissance avant la distribution. Le problème de l'équité est à traiter en soi, indépendamment de la croissance. C'est même le problème primordial.

LRD : Une forte remise en cause du modèle de développement dominant a traversé les années 1970. Comment comprendre que cette contestation se soit très largement effondrée ?

JG : Je confirme : au début des années 1970, il y avait une véritable fièvre épistémologique. On pourrait comparer ces années au bouillonnement intellectuel et artistique des années 1920. J'ai bien peur qu'aujourd'hui s'ouvre une nouvelle période sombre de l'humanité, comparable à celle des années 1930.

LRD : Vous êtes très inquiet ?

JG : Pourquoi le nier ? Avec mon collègue et ami Ivo Rens, j'ai donné pendant des années un séminaire à l'Université de Genève sur les fonctions idéologiques du catastrophisme en relation avec l'essor de l'écologie politique. Nous redoutions cette période sombre qu'on sentait venir depuis le « nouvel âge nucléaire », né en 1945 à Hiroshima. Le point crucial est que l'Occident refuse de se remettre en question alors qu'il a tous les éléments pour le faire. Il y a suffisamment de penseurs profonds, qui nous intimement de réfléchir sur les racines théologiques et dogmatiques de l'Occident : *Pierre Legendre**, par exemple⁹. ■

Un dissident de l'Occident

Comme son héros Georgescu-Roegen, Jacques Grinevald se définit « très clairement » comme un dissident. « J'en ai pris conscience le jour où, encore étudiant à l'Institut des hautes études internationales, à Genève, ma prof d'économie m'a traité d'écologiste exactement comme si elle m'avait traité de bolchevik. J'accepte d'être un hérétique pour le monde moderne, occidental ou occidentalisé. On a beaucoup parlé des dissidents des pays de l'Est en oubliant qu'il y en a chez nous aussi. Ce sont des gens qui découvrent la monstruosité de ce que la technoscience a déjà inventé et prépare : des armes de destruction massive qui, tôt ou tard, seront employées. Une guerre nucléaire mondiale pourrait être déclenchée par erreur. Et même sans cela, nous pouvons détruire la Biosphère par l'excès de nos activités techno-économiques. »

LRD

1 Nicholas Georgescu-Roegen. *La décroissance. Entropie-écologie-économie, présentation et traduction de Jacques Grinevald et Ivo Rens, Sang de la Terre, Paris, 1995, en rééd. pour 2006 (1^{re} éd. 1979).*

2 *Journal of the International Society for Ecological Economics.*

3 Voir l'interview de Suren Erkman : *L'écologie industrielle ramène l'économie sur terre, LaRevueDurable (12) : 6-10, 2004.*

4 Christian Bourgois, 1986 ; Seuil, coll. Points, 1993.

5 Harvard University Press, 1971.

6 *Distinctions du physico-chimiste Ilya Prigogine.*

7 Qu'il appelle « structures dissipatives ».

8 Ed. Economica, Paris, 1996 (1^{re} éd. Payot, Paris 1979).

9 Voir *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident, Editions Mille et une nuits, Paris, 2004.*

